

Les ados, ça cause

Collection « Psychanalyse et travail social »
Dirigée par Joseph Rouzel

Prendre au sérieux la dimension de l'inconscient dans le travail social, c'est en mesurer l'incidence aussi bien dans la rencontre clinique au cas par cas de chaque sujet que dans les rapports des sujets entre eux, à savoir le lien social.

Les ouvrages de cette collection mettront à l'épreuve l'idée que la psychanalyse représente un savoir spécifique qui interroge non seulement les divers champs des savoirs et des savoir-faire mais également le désir qui pousse chacun à s'engager dans le champ social. L'éthique de la psychanalyse incite les acteurs sociaux à se questionner en permanence sur la place qu'ils occupent dans l'espace social. Le discours analytique représente de fait une tentative pour affronter le malaise dans la société, non pour l'évacuer, mais pour en situer plus précisément les contours, afin d'engager des actes en connaissance de cause.

DÉJÀ PARUS

Jeanne Lafont

Traité sur la parole dans les situations d'aide

Claude Allione

Vocabulaire raisonné de la supervision d'équipe

Voir la collection complète en fin d'ouvrage

Marie Springer

Les ados, ça cause

Préface de Jean-Pierre Lebrun

Postface de Joseph Rouzel

érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de couverture :
Trois ados à la Bastille, Grenoble, 2014
© Pierre Jayet

Version PDF © Éditions érès 2019

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-6475-2

Première édition © Éditions érès 2019

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Préface, <i>Jean-Pierre Lebrun</i>	7
Introduction.....	11
1. Une souffrance qui fait l'objet du placement.....	15
2. Définition de l'adolescent.....	19
3. Que nous disent ces jeunes gens ?.....	23
4. L'ambition d'une vie sociale, « est-ce que ça me dit ? ».....	45
5. D'où les mots prennent-ils naissance ? Un mouvement à la séparation.....	53
6. Le désir d'une éducatrice : un travail autour de sa parole.....	57
7. Qu'appelle-t-on ce lieu de grand Autre, scène de langage ?	61

8. Une voie humanisante : le transitivisme.....	69
9. « L'infirmité du désir » chez l'adolescent ou l'impossibilité de sortir de « l'enceinte » maternelle.....	81
10. Péché la nourriture ou pêcher la nourriture ?.....	87
11. Mettre de l'ordre par l'autorité du mot...	95
12. Un lieu institutionnel entre parents et adolescents.....	99
13. L'équivoque du mot, lieu d'apaisement...	105
14. Les effets d'une jouissance sociale à laquelle nous participons.....	115
15. La parole suppose donc un vide structural.....	123
16. Que nous disent ces jeunes adolescents au sein d'une institution ?.....	129
Est-il possible de conclure ?.....	135
Postface, <i>Joseph Rouzel</i>	145
Bibliographie.....	153

Préface

Ce petit livre est précieux ! Non parce que rare et brillant, comme on le dirait d'une pierre ou d'un joyau, mais précieux parce qu'il transmet en acte, à sa manière, un essentiel qui est de plus en plus souvent occulté, en voie de disparition, voire aboli.

Cet essentiel, c'est que le travail avec des jeunes placés en institution est entièrement tributaire des mots dits et non dits qui les amènent là, ce que Marie Springer résume très bien en écrivant « qu'il est toujours question de leur parole qui n'arrive pas à émerger ».

Dans ce livre – et c'est aujourd'hui suffisamment rare pour être relevé –, chacun y est d'abord redevable à la parole, à ce que parler veut dire, à ce que notre être parlant – Lacan disait « parlêtre » – implique, à ce à quoi ce trait de l'espèce humaine contraint.

L'auteure a le grand mérite de nous parler de son travail et de ceux qu'ainsi elle accompagne ; elle tresse dans son livre la façon même dont le parler qui aurait dû leur faire étoffe, a été mal traité chez ces adolescents que l'on retrouve alors dans les institutions comme les maisons d'enfants à caractère social.

Ses interventions sont strictement singulières et originales du fait même que c'est l'axe à partir duquel elle s'oriente : ce que parler veut dire, ce à quoi parler contraint. Et peut alors se lire que les comportements justifiant le placement de ces jeunes dans de telles institutions ne tiennent qu'à la malfaçon de faire avec la langue, qui les caractérise.

Au fond, cela pourrait n'être qu'un pari, un défi, une manière de procéder comme une autre, mais ce n'est pas cela avec Marie Springer : c'est le fil que l'auteure tient – à sa façon – tout au long de son écriture : nous sommes faits de paroles, et il s'agit prioritairement de contribuer à ce que se constitue cet espace de l'Autre qui, pour chacun des humains que nous sommes, conditionne ce que désirer implique.

Marie Springer est accrochée à faire entendre que ces jeunes n'acceptent pas, ne le peuvent pas, ou alors le refusent, le récusent, cet espace du langage que Lacan appelait

« l'espace de la capture de l'être parlant », mais elle le fait en le pensant comme un espace transitionnel à construire à partir de là où ils en sont, de leur réel, et c'est en cela que sa détermination est précieuse. Elle ne soutient les éducateurs qui interviennent au quotidien que de cette orientation, mais cela induit du même coup que c'est dans le transfert à leur égard que le jeune peut retrouver ses chances de parler du bon endroit, et donc un tant soit peu s'autoriser à soutenir un désir.

C'est comme si elle maintenait sans cesse à bout de bras que c'est avec les éducateurs au quotidien que se tresse le vivant avec ces jeunes, que ce vivant ne peut être que de parole, et que c'est à cela que sert son savoir de psy, rien qu'à cela, mais surtout à cela.

En nos temps de « communication » qui riment sans même le savoir avec « fabrique de bonheur » et « pensée positive », parvenir à donner sa place à ce qui, sans cesse, trébuche dans la langue, c'est ce qui fait le caractère précieux de ce livre.

J'espère que les éducateurs, les psys et les autres qui voudront bien consacrer de leur temps – lui aussi précieux – à le lire, n'essayerons pas de trop le comprendre car il ne s'agit nullement de cela ! Je les invite plutôt, je leur demande a contrario, d'accepter de se

laisser atteindre, de se laisser porter par cette lecture, par « leur » lecture, de se laisser imprégner comme au goutte à goutte par ce ferment raffiné.

Ce qui les amènera peut-être à se trouver eux-mêmes affectés de ce que Marie Springer a très bien identifié pour pouvoir en faire l'ossature de ses interventions autant que l'axe de sa transmission : ce à quoi la parole, au travers du fil de la langue, contraint.

Jean-Pierre Lebrun

Introduction

*« Écrire, c'est tenter de savoir
ce qu'on écrirait si on écrivait. »*

Marguerite Duras

*« Je ne suis pas, sauf là où je suis de
pouvoir le dire. »*

Jacques Lacan

Un jour, un éducateur, s'interrogeant sur la manière d'aborder un adolescent qui se refermait sur lui-même, me dit : « Quand je vois ce jeune avec sa mère, ils sont tous deux en fusion. Il se colle à son corps comme un nourrisson. Il l'embrasse tout le temps, il lui répète : "Je t'aime maman." Sa mère lui donne de la Ritaline comme elle lui donnerait le biberon. S'il n'en prend pas, sa mère pense qu'il ne peut pas aller bien. »

Ce jeune homme, à l'époque un adolescent de 14 ans, nous avait été adressé à la demande de sa mère qui disait ne plus pouvoir gérer « l'hyperactivité » de son fils. Nous y reviendrons...

Ainsi un mot, une phrase, une demande, et l'envie de partager mon travail, mes rencontres, au sein d'une maison d'enfants à caractère social, une MECS, s'est construite dans un jeu d'écriture, dans un désir de parler de ces jeunes adolescents que j'ai rencontrés en institution et pour qui mon travail avec les éducateurs consistait à élaborer une meilleure prise en compte. Pourtant, malgré la préparation de projets individualisés pour chacun d'eux, il m'est souvent arrivé de constater leur réelle difficulté à faire émerger un désir, à « s'accrocher » à toute forme de projet au long cours leur permettant d'avancer.

Je me suis alors interrogée : qu'est-ce qui empêchait « ces jeunes » – bientôt adultes – de se construire, malgré l'écoute et l'engagement des éducateurs à les accompagner dans cette voie ?

L'envie de mettre au travail cette question dans le cadre de ma fonction s'est construite à partir de la parole de ces jeunes garçons et de ces jeunes filles, que les éducateurs avaient soin de retransmettre dans nos réunions de

travail. Grâce à leur écoute, nous tentions au plus près d'entendre, dans cet accompagnement éducatif, ce que ces jeunes adolescents disaient, ou pas, de leur quotidien souvent englué dans des répétitions d'échecs, de passages à l'acte. Mon travail visait alors à dénouer, avec les éducateurs, cet engluement, en repérant les mots « du jeune », ceux qui rendaient compte de son histoire particulière à partir de laquelle il s'était construit, et à partir de laquelle il devait tracer son avenir.

Ainsi, ce désir d'écriture s'inscrit dans une réflexion particulière que je mets en travail auprès de tous les éducateurs qui souhaitent entendre que la parole du sujet est première car elle le constitue. Elle le constitue dans une vie singulière et sociale, elle le représente dans sa différence. Comment aujourd'hui soutenir cette différence ? C'est ce que nous pourrions tenter ensemble d'aborder en laissant la parole à ces jeunes gens.

Je remercie donc tous les professionnels qui, dans leur travail, pouvaient remettre en cause leur savoir-faire au risque d'abandonner quelques certitudes.

J'ajouterai qu'au terme de cette lecture, alors que les valeurs sociales d'aujourd'hui s'appuient sur une efficacité statistique, nous n'aurons pas à considérer combien de jeunes

« s'en sortent ou pas », car cet ouvrage valorise la fonction de la parole comme fondatrice de notre travail, et en ce sens, elle n'est pas quantifiable.

Enfin, l'intention de ce livre est d'interroger l'énigme de notre condition d'être parlant, au rythme de toutes ces rencontres : c'est-à-dire dans la curiosité d'un moment à partager avec ces jeunes gens.

Et bien évidemment, l'anonymat sera de règle pour des questions de confidentialité.

Une souffrance qui fait l'objet du placement

L'expérience du travail en MECS nous amène donc à rencontrer des enfants, de jeunes adolescents qui nous sont adressés soit par l'Aide sociale à l'enfance, soit par le juge pour enfants. Pour la plupart, ils ont souffert de carences affectives, éducatives, à partir de conflits familiaux, de violences verbales, parfois physiques, induisant chez l'adolescent un abandon du lien social. L'histoire de ces jeunes nous révèle donc une réelle souffrance dans le parcours de leur vie. Pourtant, ils n'en parlent pas et très souvent, au plus profond d'eux-mêmes, ils ne comprennent pas leur placement. Ils l'expliquent uniquement à partir de ce qu'en disent leurs parents,

c'est-à-dire en évoquant la rupture dans leur parcours scolaire. Cependant, quel enfant n'a pas été à un moment dans sa vie confronté à des difficultés scolaires, à l'ennui d'aller à l'école, à l'obligation de s'astreindre à une autorité ? Cela implique-t-il pour autant un placement dans « une maison pour enfants » ?

Si les injonctions judiciaires évoquent surtout les conflits insolubles entre les parents et leurs enfants, les jeunes ne disent rien sur ce sujet. Ce qui se passe au sein de leur famille n'est, pour eux, pas représentable par des mots. C'est un quotidien qui ne se met pas en mots, qui ne se pense pas : « C'est comme ça », disent-ils. Ils ne vont plus à l'école et ce n'est pas un problème pour eux, ça ne se pense toujours pas.

C'est comme ça, disent-ils ; qu'est-ce que cela veut dire ? Cette question est déjà l'ébauche d'une pensée. Or penser les choses, les nommer, y mettre du sens impliquent le recours à la parole. Et « ces jeunes » nous montrent au quotidien leur difficulté à parler. Leur vie, la vie de l'autre ne s'élabore pas sur une scène de langage. Bien qu'intelligents, ils me disent : « Parler, mais pourquoi faire ? » quand je sollicite leur parole. Ils sont dans « le faire » ; ils ne pensent pas, n'anticipent pas les conséquences de leurs actes. Ils sont dans les passages à l'acte,

ils détruisent le matériel mis à leur disposition, ils volent leurs voisins de chambre. Ils agissent dans la pulsion du moment comme les tout-petits que nous voyons dans les jardins d'enfants. À ce stade de l'enfance, le petit n'a pas encore vraiment intégré ce processus qui consiste à se dire : si ça c'est à moi, alors ce qui n'est pas à moi est peut-être à lui.

La symétrie des places dans l'inexpérience normale de ce jeune âge entraîne l'enfant dans une grammaire pulsionnelle à deux temps. Il n'a pas encore acquis ce temps structural de la pulsion qui en appelle un Autre dans une interrogation : « Que me veut l'Autre ? »

À l'adolescence, cette étape est ordinairement acquise.

Pour ces jeunes gens que nous recevons, nous entendons que ce temps est difficile à construire. Ils souffrent d'une défaillance à rencontrer l'autre dans *une adresse* : « Que me veut-il ? » Élaborer une pensée personnelle leur est difficile. Ils passent la plupart de leur temps dans la rue avec leurs pairs et renoncent à s'insérer dans le champ social avec ses règles et ses contraintes. Quotidiennement, j'entends la plainte des éducateurs : « Il faut toujours leur rappeler que l'école est obligatoire. »

Ainsi le placement de ces jeunes garçons et de ces jeunes filles est le fait de conflits

familiaux – nous le disions. Mais leur souffrance, que nous observons au quotidien, pourrait aussi indiquer que *sans véritable adresse*, ces jeunes gens parlent sans recours à un lieu Autre, non pas un lieu qui en appellerait à son semblable – relevant du champ de l’imaginaire –, mais un lieu qui relèverait d’une instance symbolique : un autre qui ne serait pas le même...

Dans ce contexte, ces jeunes adolescents ont-ils du désir ? Compte tenu de leur errance, le désir a-t-il un lien avec l’acte de dire ?

En tant que professionnels dans une institution, pouvons-nous nous contenter, en abordant ces jeunes gens qui ne parlent pas, d’un « c’est comme ça » ?

Si la parole, qui est le trait de nos différences faisait défaut, serait-il possible d’y rétablir un sujet de l’énoncé, de le remettre en jeu, en « je... j’aime, je déteste, j’ai peur » ? Et si oui, comment chaque éducateur pourrait-il réinscrire ces jeunes gens dans une dialectique ?

Afin de poursuivre sur ces interrogations, il semble tout d’abord important de s’accorder sur ce que désigne le mot « adolescent », puisqu’il va nous accompagner tout au long de cet ouvrage.

Définition de l'adolescent

Jean Bergès, pédopsychiatre et psychanalyste, ancien chef de clinique à l'hôpital Sainte-Anne à Paris, qui a travaillé longtemps avec des enfants et des adolescents, définit l'adolescence : « Je me suis demandé comment aborder cette question de l'adolescence, et j'ai pensé que c'était peut-être le mot d'*infans* qui convenait le mieux, de deux manières : parce qu'il y a "enfant" ; parce qu'il y a "ça cause pas". *Infans* est celui qui ne cause pas, et comme vous savez, c'est en effet un des obstacles¹. »

1. J. Bergès, « L'adolescent : *infans* », dans *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse. Leçons clinique d'un psychanalyste d'enfants*, Toulouse, érès, 2007, p. 274.

« Je vous les présenterai de deux manières [dans ce livre nous n'aborderons que la première partie]. La première se rapporte à ce qui se passe avec la parole et le langage quand un enfant vient au monde. Puisque l'adolescent, à cet égard, il est *infans*. Quand il vient de naître, l'enfant est obligé de respirer, autrement il meurt, et il ne faut pas croire qu'il respire de sa propre volonté, pas du tout. C'est l'augmentation d'un gaz dans le sang qui vient déclencher la fonction respiratoire qui fait qu'il crie et qu'il respire. Autrement dit, cela ne dépend pas de lui, il est obligé de respirer [...]

« Exactement de la même façon, quand il arrive au monde, que ça lui plaise ou non, “ça cause”, “ça cause” autour de lui [...] Autrement dit, ce jeune homme à la naissance ne va pas se mettre à apprendre à parler, il est pris dans le langage, il y est soumis. Je me permets d'insister sur ce point parce que, en ce qui concerne l'adolescent, il en est de même². »

L'adolescent serait donc soumis au langage qu'il le veuille ou non. Pourtant, nous venons de faire l'hypothèse que ces jeunes gens « ne peuvent pas » parler.

2. *Ibid.*

Bibliographie

- BENTOLILA, A. 2006. « Avant propos », « Affronter l'arbitraire des mots », « Apprendre ce que parler veut dire », dans *Comment l'enfant en vient aux mots*, Paris, Odile Jacob.
- BENTOLILA, A. 2016. « De l'impuissance linguistique à la violence », « Quand les mots viennent à manquer », « Parler à ceux que l'on n'aime pas », dans *Le verbe contre la barbarie. Apprendre à nos enfants à vivre ensemble*, Paris, Odile Jacob.
- BERGÈS, J. 2016. « L'adolescent : *infans* », « Hypothèse et fonctionnement du corps », « Complaisance de la mère à être miroir », « L'objet que crée le transitivity », « Transitivity et aphanasis », dans *Le corps dans la neurologie et la psychanalyse. Leçons cliniques d'un psychanalyste d'enfants*, Toulouse, érès.
- BERGÈS, J. ; BALBO, G. 2010. « Introduction », « Jeu des places de la mère et de l'enfant dans le transitivity », « Relance, désir de la mère

- et transitivisme », « Transitivisme et voix », dans *Jeu des places de la mère et de l'enfant. Essai sur le transitivisme*, Toulouse, érès.
- FREUD, S. 2001. « Le transfert », dans *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Payot & Rivages.
- LACAN, J. 1990. « Leçon du 5 février 1964 », « Leçon du 15 avril 1964 », Le Séminaire, Livre XI (1963-1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil.
- LEBRUN, J.-P. 2013. *L'avenir de la haine*, Paris, Fabert.
- LEBRUN, J.-P. 2015. *La perversion ordinaire*, Paris, Flammarion.
- MELMAN, C. 2005. *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Paris, Gallimard.
- ROUZEL, J. 2014. « Étymologie, le transfert dans la théorie et la pratique psychanalytique de Freud à Lacan », « Les médiations : le transfert du transfert dans les activités éducatives », dans *Le transfert dans la relation éducative*, Paris, Dunod.